

Extrait du livre

L'ami Santelli

Paul Tabet

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Couverture : ©
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2005.
38 rue de la Côte du Nord – 93100 Montreuil – France
www.lesimpressionsnouvelles.com

Paul Tabet

L'AMI SANTELLI

Dialogue à une voix

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES
PARIS - BRUXELLES

A Claude Santelli

A sa femme et ses enfants

A ses proches

A l'association des Amis de Claude Santelli

N'admirer quelqu'un ni pour ses titres,
ni pour sa fonction,
ni pour son grade,
ni même pour vous avoir enfanté.
L'admirer seulement pour ses actes.

ACTE 1

Nous n'étions pourtant pas du genre silencieux. Nous partageons le goût de la parole, de la conversation, la vraie, celle qui ne se résume pas, comme dans un certain théâtre que nous aurions pu aimer, à deux monologues parallèles, tracés par la surdité des protagonistes.

Nous en avons accumulé des mots, pour dire tout, pour ne rien dire parfois, au temps de la plaisanterie. Pour saluer à notre manière, sans l'avouer, le bonheur de se retrouver, de raconter les événements qui avaient marqué notre absence et les fantaisies dérobées aux contraintes de la vie. Nous en avons affronté des débats, certains interminables, pour tenter de persuader l'autre, pour savourer ensuite le plaisir de s'être laissé convaincre et la fierté d'avoir évité la rigidité, l'entêtement jusqu'à l'absurde qui avait pourtant nourri les grandes heures de la tragédie classique. Il pouvait même nous arriver de conclure en partageant la victoire. PAT. Personne n'avait raison, ou tous les deux.

Les matchs nuls, ça s'arrosait.

Des milliers de mots entassés dans une mémoire défaillante. Quasiment impossibles à restituer. Il y en avait trop, et trop en désordre.

Mais ce dont je me souviens, dont je suis sûr, c'est de ce qui ne fut pas dit. Pas directement. J'ai dû passer à côté de l'essentiel, si j'en crois Dante ;

pour le poète, il faut trouver la force, « al mezzo del camin » – au milieu du chemin –, de ne plus dissimuler, d'avouer ce que les cœurs pudiques retiennent, les grandes émotions, les mots d'amour ou d'amitié, l'admiration.

Le mot est lancé, qui aurait pu rester celé à jamais si je n'avais osé entreprendre ce récit pour tenter de traduire quelque chose d'indicible en plus de n'avoir pas été dit, qui n'appartient qu'à moi et que je ne peux continuer de porter seul.

Aveu tardif ? Hologramme d'une transmission ? Somme à témoigner ? Peut-être, mais je sais la difficulté de l'entreprise qui aurait dû rester silencieuse, soliloque imaginaire jamais transcrit.

Car il ne s'agit pas seulement de dire à un homme l'éblouissement qu'il a suscité en moi ; il peut encore l'entendre. Nous ne sommes certes plus au milieu du chemin, très près de la fin plutôt, mais, à l'agonie il est encore temps.

Or là n'est pas le sujet. Il s'agit d'autre chose. De silence. Un silence définitif qui ne fut jamais suivi de la moindre parole. Pas un silence de mort. Plutôt une forteresse, un lointain bastion de montagne. Je l'ai gravie, la montagne, j'ai pénétré par effraction dans la citadelle, et là j'ai cru entendre ce que personne n'entendit jamais.

En l'écrivant, j'ai l'impression de hisser un haut-parleur au sommet du bâtiment et de retransmettre ainsi les bruits emmurés qui valent parole, confiance, cris, gémissements, recommandations. Pour perpétuer. Pour ne pas laisser perdre, laisser fuir ce qui fut dit sans l'avoir été.

Un hôpital comme un autre aux confins de l'île de France et de la Picardie. Une chambre baignée de lumières artificielles en une fin d'après-midi de novembre. Pour ne jamais laisser l'ombre s'installer totalement.

Il gît contre un mur sur un lit invisible. On le devine nu sous un immense drap qui le recouvre des pieds au menton et qui pend de trois côtés jusqu'au sol. Une tête tournée vers le plafond, aussi immobile que le reste de son corps.

Je suis seul, debout, le ventre contre le drap. Je le contemple de longues minutes dans son sommeil. Pas d'odeur, pas d'haleine ; pas même le souffle de sa respiration. Respire-t-il ? Peut-être. Une de ces machines placées derrière lui, reliées par des tubes à différentes parties de son visage doit le faire pour lui.

Le temps passe. Pas un muscle n'a bougé. Seuls signes de mouvement le gargouillis des tubes et la danse des sinusoïdes qui s'agitent sur trois écrans. Peau jaunâtre du visage, parsemée de taches brunes, comme tuméfiée. Une infime trace de vie et du temps qui passe : les quelques poils qui ont poussé sur son menton que j'ai toujours connu finement rasé.

Pourtant je sais qu'il est bien vivant, qu'il est sorti récemment de son coma. Il va forcément se réveiller. Je suis prêt à attendre, une éternité s'il le faut. Je n'attends rien d'autre, je ne suis rien d'autre. Je ne suis que cette attente, comme un peu en avance à un rendez-vous essentiel. Juste le temps de faire le vide, de me préparer. Et de faire défiler dans ma tête une scène à laquelle je n'ai pas assisté et dont je crois connaître les moindres détails par les récits que les rares témoins en ont faits : Claude qui joue avec une éléphante sous le chapiteau d'un

cirque. Il la connaît bien, et il l'aime, la vieille dame empâtée mais toujours distinguée. Il l'a filmée dix ans auparavant, comme on filme une star sous tous les angles, coquette et mutine.

Il en a longtemps rêvé de revenir sous ce chapiteau pour un projet fou dont il n'avait pas osé parler pendant des décennies, un de ces songes d'aventure qu'on garde au fond de soi toute une vie et qu'on cache parce qu'on le croit insensé, irréalisable. Le sien était né dans sa jeunesse quand il découvrit Mozart et un peu plus tard quand il lut par hasard une phrase du livret de *La Flûte enchantée* : « les animaux envahissent la scène ». Il avait vainement attendu, pendant 50 ans, que quelqu'un dans le monde le fasse : monter *La Flûte* avec de vrais animaux. Pour les enfants. Pour la féerie.

A 70 ans le miracle, la rencontre inespérée avec un autre fou qui jure de lui donner les moyens de réaliser son œuvre. Apogée d'une vie de créateur consacrée à toutes les formes de l'art dramatique, à la musique, à l'imaginaire des enfants, aux animaux. A l'amour.

Une des dernières répétitions. Déjà des affiches, partout dans la capitale, dans les couloirs de métro. De grandes voix ont été recrutées un peu partout dans le monde. Les oiseaux sont prêts, les chevaux sont prêts, l'éléphante est prête qui sera probablement une fois de plus la vedette du spectacle. Le vieillard est un enfant en face d'elle. Il joue avec elle, il la taquine avec une badine. Ils ont l'air heureux, le pachyderme et le papillon. Claude rit, danse devant elle. Des images se bousculent dans ma tête. Que se passe-t-il soudain ? Veut-elle lui montrer qu'elle s'amuse elle aussi et qu'elle l'aime ou est-elle agacée ? Elle l'enroule dans sa trompe, le soulève, six mètres,

sept mètres. Il rit encore, ou il s'affole. Il a maigri ces derniers temps dans la fièvre des préparatifs. Il flotte dans son vieux blouson de cuir. Il glisse, s'effondre sur le plancher. Il perd aussitôt connaissance. Ambulance. Hôpital. Service de réanimation. Verdict immédiat : deuxième vertèbre cervicale fracturée. Tétraplégique. Perdu. Il s'était envolé, Claude, pour le dernier grand voyage de son existence. Tiré par les chasseurs au moment d'atteindre sa destination. C'est cette presque carcasse d'oiseau qui gît à côté de moi dans ses voiles blancs et qui donne cependant l'impression de flotter encore dans les airs comme soulevée par un magicien.

Mille fois j'ai imaginé, non, j'ai revu Claude entortillé dans la trompe ; mille fois j'ai entendu son rire et j'ai cru comme lui que l'éléphante allait le redéposer avec précaution après cette récréation aérienne. Aujourd'hui encore, en attendant un improbable réveil, sous l'œil miroitant des ordinateurs, les mêmes images défilent à l'infini, comme jadis les mesures syncopées d'un disque rayé. Pour m'aider à redonner un passé et un présent à ce gisant que le temps et les souvenirs semblent avoir déserté. Que reste-t-il de l'immense culture de cet homme, de ses flamboyantes mises en scène qui ont marqué l'histoire du théâtre et de la télévision, de ses bouillonnements, de ses colères, de ses attendrissements, de ses désirs, de ses ivresses au vin de Loire et aux caresses des femmes ? Que reste-t-il de la ferveur de ses combats, de ses apostrophes véhémentes aux pouvoirs sans morale et à leurs thuriféraires ? Et moi, que me reste-t-il de cette admiration qui aura nourri ma vie d'adulte pour cet homme de lumière et de phosphorescence ? Il me faut déjà décliner tout cela à l'imparfait. Je

n'imaginai même pas qu'on puisse passer aussi vite de l'enthousiasme et de la complicité à leur mémoire, de la frénésie partagée à « l'hommage respectueux », du direct au différé.

Mais Claude n'est encore ni au linceul ni au Panthéon. Il vit. Il pense – sûrement. Condamné au silence jusqu'à son dernier souffle, il doit encore pouvoir se parler à lui-même, faire défiler lui aussi des images. Dans quelques minutes, dans quelques heures, il se réveillera ; il me reconnaîtra (je ne peux supporter l'idée du contraire) ; il m'écouterà ; il me dira des mots que je n'entendrai pas mais nous trouverons, je le sais, un langage pour nous comprendre.

19 heures. Une blouse blanche pénètre dans la chambre. Le médecin a l'air pressé, affairé ; il me regarde à peine, jette un œil sur les appareils, consulte la feuille de soins. Il se dirige déjà vers la sortie, marque un arrêt et me lance :

– Il devrait se réveiller dans une demi-heure .

Je lui rétorque immédiatement, craignant de le voir disparaître avant de lui poser la question que d'autres ont dû déjà lui poser :

– A-t-il une chance de s'en sortir ?

– Si vous croyez en Dieu...

Il n'est même pas ironique. Il a l'air préoccupé, un peu las.

A peine a-t-il tourné les talons qu'entrent deux infirmières. Elles s'affairent autour de lui. Gestes précis, pas mécaniques. Elles semblent concernées, bienveillantes. Savent-elles qui est cet homme ? L'admirent-elles, elles aussi ? S'attachent-elles à lui ? Je n'ai pas le courage de le leur demander.

19 heures 40. Me voici de nouveau seul avec lui, debout depuis plus de deux heures, les yeux rivés sur son visage. Je ne suis pas fatigué, seulement tendu, attentif. Je sens qu'il va bientôt se réveiller. Je le désire si fort et j'en ai peur en même temps. Que lui dire ? Par où commencer ? Me reconnaîtra-t-il ? M'entendra-t-il ? J'avais vaguement préparé quelques phrases ; je les ai oubliées. Comme à chacune de nos rencontres pendant toutes ces années, je sais que nous improviserons, que nous nous comprendrons avec des mots, des gestes qui n'appartiennent à aucun code et encore moins aux rapports professionnels, même lorsque nous évoquons sérieusement les projets de notre Association ou que nous débattions de la valeur d'une pièce de théâtre ou d'un scénario. Et lorsque nous n'étions pas d'accord, la langue n'était jamais ni de bois ni de fiel. C'est dans ces moments-là qu'il m'a appris à respecter par-dessus tout la sincérité jusque dans la polémique ou la confrontation. J'étais parfois déloyal ; grâce à lui j'ai su peu à peu écouter l'adversaire, me laisser convaincre...

19 heures 55. Léger froncement des sourcils, comme s'il réfléchissait dans son sommeil ou comme s'il avait perçu ma présence et qu'il me faisait un premier signe de reconnaissance. Je ne suis plus que cet imperceptible déplacement des paupières, annonciateur d'un retour à la conscience. Instant tragique et magnifique. Des mots qui lui vont bien, qui résument sa personnalité et son destin, qu'il porte sur le visage.

20 heures 05. Il ouvre enfin les yeux. L'éclusier a débloqué le sas. J'ai maintenant l'autorisation d'entrer, de naviguer. Le canal est étroit, il peut à tout instant se refermer ou se tarir, mais j'avancerai bravement, je hèlerai le vent quitte à m'échouer en pleine mer.

Je ne vois plus que ses yeux qui paraissent immenses après avoir été fermés si longtemps. Sa tête n'a pas bougé d'un millimètre mais ses pupilles se sont tournées vers moi. Je ne peux m'empêcher d'être convaincu qu'il m'a identifié, qu'il m'a souri une seconde. Je me trompe probablement : j'y crois trop fort depuis trop de temps, mais j'y crois et c'est l'essentiel. Nous nous regardons deux, trois minutes, il attend que je parle ; lui, il a peut-être commencé : j'ai cru voir bouger ses lèvres. Je sais pourtant qu'aucun son ne sortira de sa bouche ; la trachéotomie de la dernière chance a échoué avant-hier.

Le voilà tendu maintenant, guettant visiblement mes paroles. Qu'attend-il de moi ? Je ne le sais pas, je ne peux pas le savoir, condamné à imaginer, à improviser.

J'ai soudain envie de le distraire, de l'amuser. Je me souviens d'une de ses formules préférées : « trois choses en ce monde sont détestables : la cravate, le porte-monnaie et le sourire des faux-culs. Trois choses salutaires : les culs de Vénus, la tarte fine et le rire des bébés qu'on chatouille. »

Le rire. Il nous a sauvés tant de fois quand, empêtrés dans la prise au sérieux de nos convictions, nous avons conscience à temps de manquer de distance. Le rire. Au cœur de sa passion pour la Commedia dell'Arte et les mimiques des clowns. Le rire, nous en buvions à chaque coin de rencontre,

pétillant, rosé, comme cette Veuve Clicquot qu'il mettait au-dessus de tous les champagnes. L'homme avait de l'élégance et du raffinement, du goût pour les esprits lumineux et les mets savoureux. Pourtant il a passé le plus clair de sa vie fauché, endetté. Mais je crois qu'il tirait gloire de ne pas garder d'argent.

Il me confia un jour que les gens économes ressemblaient à « cette veuve en noir avec ses orphelins » que chanta jadis Albert Samain. Les pays d'en haut lui faisaient peur. La beauté spectrale de la poésie du Nord le glaçait. « Un vers sans odeur de pain ni chant des cigales est une oraison funèbre », se plaisait-il à affirmer, mais craignant toujours d'être sectaire, il s'empressait d'ajouter : « j'en sais pourtant qui sont de pures merveilles. »

Il adorait les histoires drôles, rire et faire rire surtout à ses dépens.

Je colle presque mes lèvres à son oreille et me mets à lui raconter pour la énième fois notre histoire préférée : « Il est minuit sur la Canebière, déserte ou presque. Marius et Olive hâtent le pas en descendant. Deux hommes surgissent de la nuit qui remontent vers eux. Olive se serre contre Marius : j'ai peur, Marius, ils sont deux et nous sommes seuls. »

J'ai l'impression qu'on a bougé sous le drap et j'ai cru percevoir un son étrange. Le signe peut-être que je dois changer de registre, lui raconter la vie dehors, celle d'où il vient. Je lui donne alors quelques nouvelles de notre Association, des gens qui nous entourent, qui l'aiment et dont je sais qu'il les aimait, des hommes et des femmes avec qui nous avons travaillé, avec qui nous avons ri.

Mais le voilà qui se crispe. Je croyais lui faire plaisir ; il est au bord des larmes. Il ne peut pas ne pas savoir en effet qu'il ne les reverra plus, les compagnons de route, les amis de jadis et d'aujourd'hui ; je dois lui faire mal de les évoquer. Je me demande même si ma présence ne lui est pas douloureuse : j'incarne la vie, l'énergie, tout ce qu'il est en train de perdre. Je me tais, paniqué. Il sent mon désarroi. Et moi, je sens bien qu'il voudrait s'excuser de m'avoir montré sa souffrance, plaisanter pour nous libérer comme à chaque fois que se tendait une discussion ou une situation. Il me faut donc vite me reprendre, inventer quelque chose, partir sur d'autres pistes.

Ses yeux ne me quittent pas. C'est lui maintenant qui observe chacun de mes mouvements, la moindre de mes mimiques.

– Claude...

Les mots m'échappent. J'ai encore peur de le torturer malgré moi. Mais miracle. Pour me rassurer, m'encourager, il me sourit. Un vrai et grand sourire qui illumine son visage, la chambre, le ciel par dessus les nuages. Un sourire venu du fond de l'humanité. Un sourire comme une absolution.

– Claude... Je dois vous avouer : je ne suis pas venu pour vous raconter ce qui se passe là-bas du côté des vivants, à l'autre bout de la campagne. Je l'ai fait quand même pour retarder l'essentiel, ce que je suis venu vous dire, ou plutôt vous demander, et qui me hante depuis que je sais que vous ne pouvez plus parler.

Il est de nouveau tendu, il fronce les sourcils, curieux de savoir ce que je pourrais bien attendre d'un homme condamné à l'immobilité et au silence. Et je vois monter son anxiété.

Claude... Je suis venu vous demander une autorisation, un viatique, le permis de parler à votre place, de brancher mon stylo à votre cerveau et de n'en rien laisser perdre. Avant l'éléphante, vous étiez un livre ouvert, vous ne saviez rien cacher. Ce qui vous venait à l'esprit, vous le disiez aussitôt avec ce naturel, cette simplicité impudique, impudente parfois qui faisaient votre charme et votre authenticité. Jusqu'à vos désirs de l'ombre et vos penchants que vous livriez sans fard et sans coquetterie pour ne pas boudier notre curiosité.

Aujourd'hui vous êtes devenu un mystère, muré, soustrait. Pardon de vous faire pleurer, mais je sais que vous avez encore tant de choses à livrer, à nous livrer. Je le ferai pour vous, je veux dire à votre place, au risque de me tromper, de dire n'importe quoi, comme d'habitude. Présomptueux. Je vous lirai, comme on déchiffre un manuscrit apocryphe, comme on dépouille des archives.

Rien n'a changé dans cette chambre depuis que j'y ai pénétré. Même la nuit qui a enveloppé le monde extérieur n'a modifié ni la blanche lumière, ni le clignotement bleuâtre sur les écrans. Seuls des bruits étranges, à peine perceptibles sont venus s'insinuer dans l'atmosphère. Non localisables. D'outre quelque chose. D'avant quelque chose, nous peut-être. Ou est-ce vous qui proférez un discours à base de sons indéterminés ? Est-ce moi qui délire sous tension ? Notre contact qui grésille ?

16 novembre

Je n'irai pas à l'hôpital aujourd'hui. Je dois l'épargner, m'épargner. Me préparer. La « conversation » risque d'être longue – des semaines, des mois ? J'essaie pendant quelques heures de ne pas y penser. Actif et sourd. Dans la soirée j'envoie un communiqué à ses principaux amis : « état stationnaire. La médecine ne se prononce pas sur le délai de survie, même si elle déclare Claude condamné à court terme. Il m'a chargé de vous dire qu'il pensait à vous et vous aimait ».

Pourquoi ce premier mensonge ? Voilà que je commence à parler pour lui...

Prune, sa femme, m'a fait savoir dans la journée qu'il refusait la plupart des visites. Elle a égrainé, m'a-t-elle dit, la liste des noms qui lui sont familiers, en lui demandant un signe des paupières pour son accord ou son refus. Elle m'a affirmé que j'étais un des rares qu'il acceptait de recevoir. Je ne lui ai pas demandé les autres noms ; je n'avais pas envie de partager. Convaincu de vivre une aventure unique, loin des attendrissements protocolaires et des apitoiements qui collent aux dents comme du caramel mou.

Existe-t-il des nuits mozartiennes ? La sienne peut-être. La mienne sera sûrement cacophonique, discordante comme un premier violon qui dérape et

échappe à l'orchestre. Comme un cri dans le désert
ou dans la foule. Idem.

17 novembre

En franchissant la porte de l'hôpital j'ai le sentiment d'aller à un rendez-vous. Je ne vais pas voir un malade, encore moins un mourant. Je me rends à une convocation dont je suis à la fois l'invitant et l'invité. Avec pour seule émotion la peur de manquer d'imagination, donc qu'il n'ait rien à me dire par procuration. L'agitation feutrée des couloirs me rassure. Le bruissement de la vie fait écran à la torpeur des agonisants.

Chambre 39. Le même presque linceul qui ne laisse apparaître qu'un visage zébré de sparadrap, constellé de départs de tuyaux par où s'écoulent des liquides de couleurs indéterminables. La même lumière blanchâtre. Les mêmes grésillements. Et ces sinusoïdes bleues qui dessinent déjà le Styx.

Pourtant quelque chose a changé, j'en suis sûr, indétectable au premier coup d'œil. Il me faudra croiser le regard de Claude pour comprendre ce qui a changé : il m'attend.

Je ne faiblirai pas. Je veux savoir ce que ce crâne couvert d'ecchymoses porte encore de pensées, de rêves, d'attentes, de renoncements ou d'espérances. Ce concentré d'existence avant la fin doit avoir une densité, des richesses qu'il me faut dévoiler puis révéler. Je saurai ou j'imaginerai. Le plus gai savoir n'est peut-être pas celui du réel mais celui que l'on

reconstitue à base de bribes éparpillées, recueillies dans des limbes. L'auteur qu'il fut, je dois aujourd'hui l'inventer. Il a mis une vie à le devenir ; j'ai quelques heures pour réparer les dégâts de la trompe frivole d'un animal qui voulut se divertir l'espace d'un instant.

J'en rirais si je ne devais en pleurer.
Je n'ai pas envie de pleurer.

Et Claude de ne pas prononcer ces premiers mots :

« J'ai quelque chose à vous apprendre, jeune homme : savez-vous comment on identifie au premier coup d'œil un futur ami ? Comment on sait très tôt qu'un homme ou une femme va marquer votre vie ? Vous illuminer ou vous faire souffrir ?

Un homme : au charme qu'il exerce sur vous, oui, je dis bien au charme, pour un homme. C'est une des plus belles, des plus rares choses au monde, dont on parle peu, le charme qu'exerce un homme sur un autre, le mouvement de ses yeux, de ses mains, sa manière de s'asseoir, de ne pas préserver le pli de son pantalon, les mots sobres et forts qui foisonnent de sens multiples, la clarté dans l'ambiguïté, la poésie quoi ! Et avoir envie que cela dure, et rater son train, son rendez-vous pour prolonger cet instant de la première grâce.

– La question me brûle ; l'ego en bataille, je ne peux l'esquiver : avez-vous éprouvé une chose pareille avec moi ?

– Attendez, j'appelle Jovet. Allô Louis, on me demande si... Salut et merci. « Jeune homme, je vous condamne à l'incertitude »

– Bravo Claude, Monsieur Pirouette.
Et la femme ?

– Ses pieds, oui ses pieds dont on sait aussitôt qu'ils vous écraseront l'orteil, qu'ils vous broieront le métatarse sans que vous poussiez un cri ; vous en redemanderez. Finesse des doigts et élégance galbée du talon valent mieux que tous les visages, que toutes les formes du corps, les minauderies ou autres mots d'esprit au féminin.

– Ne seriez-vous pas un peu macho ?

– Moi ? Pensez-vous, mon cher Paul. Car ce que je ne vous ai pas encore dit sur ce membre, c'est que la fonction première d'un beau pied de femme est de vous botter le cul, et Dieu sait si j'en ai eu besoin dans ma vie.

Sur cette dernière facétie, il s'endort. Son cerveau ne répond plus. Débranché.

Rideau.